

BON - SECOURS

Bulletin de l'Association des Anciens Élèves
et Revue du Collège N.-D. de Bon-Secours

B R E S T

La Vie au Collège

NOS PAUVRES

Une famille: père, mère, neuf enfants, sept garçons et deux filles. La mère est de Guise, en Thiérache, le père de Saint-Quentin, chassés pendant la guerre; manquant de tout ils cherchèrent du travail. La Bretagne, toujours hospitalière, les accueillit. C'est à Brest que les sept plus jeunes virent au monde.

Petite fille, la mère avait appris à confectionner des paniers.

Mais le matériel manquait; d'ailleurs, absorbée par les soins du ménage, comment eût-elle pu reprendre son métier.

Quant au père, privé d'un de ses yeux et l'autre ne valant presque rien, il ne pouvait être que portefaix ou camionneur. Travail assez peu lucratif, imaginez, 17 francs par jour. Et il s'agit de nourrir neuf personnes (les aînés des enfants sont en place); puis de payer le loyer, le chauffage, l'éclairage, le blanchissage, etc...

C'est dur, avouez-le.

Et malgré tout, au foyer, règnent l'ordre, la joie, et l'on s'aime.

Je parle de foyer.. Quel foyer! Une petite pièce sombre pour cuisine et salle à manger; de plus, donnant sur une cour minuscule, une chambre avec, serrés les uns contre les autres, cinq ou six lits.

Le soir, la famille entière se retire là; et après avoir prié, dort en paix. Cette chambre est la pièce réservée, la mère seule y pénètre.

Oui, la nuit, c'est la paix.

Mais, pendant le jour, en dehors des heures de classe, — cinq des garçons vont chez les frères; la plus jeune des filles à l'école pratique du Refuge — quel mouvement, quelle vie, quel tapage.

Les enfants grouillent autour de leur mère, ils crient, ils se battent, ils touchent à tout, et parfois cassent les assiettes et les verres déjà bien ébréchés.

Avec une patience et une persévérance admirables, Madame D... calme son petit monde; elle remet chaque chose à sa place, elle nettoie, elle balaie, elle recoud, elle raccommode, elle rapièce, et essaie même de recoller les objets brisés.

Aussi, quiconque entre dans cette pièce étroite et sombre — la fenêtre est si petite — éprouve l'impression qu'une main soigneuse veille à tout.

« Qu'on soit pauvre, nous disait la mère un jour, il faut s'y résigner, puisque le Bon Dieu ne nous a pas donné la fortune, mais qu'on soit malpropre, ah non, jamais! Et dire qu'il y a des personnes qui n'aident pas les indigents quand il y a de l'ordre chez eux. Est-ce que saleté est vertu? »

N'est-ce pas le bon sens qui parle? Que si la cuisine elle-même où l'on vit tout le jour, est resplendissante de netteté, que dire de la chambre où l'on dort, la chambre réservée, le quasi-sanctuaire de cette pauvre demeure?

Là, grâce aux quelques couvre-lits, de couleur voyante, grâce à quelques dentelles arrangées avec art sur les oreillers, grâce à quelques images pieuses fixées au mur, règne un luxe relatif.

Madame D... se plaît à montrer ce coin privilégié où les enfants n'entrent qu'avec un sentiment de respect, le soir.

Malgré tout, le plus bel ornement de cette chère famille ne sont-ce pas les enfants?

Charles (l'aîné), Marie, Augustin, François, Edmond, Henri, Paul, Henriette, Jean.

Or c'est vers eux que se portent avec entrain, chaque lundi, en compagnie du Père directeur de la Congrégation, quelques élèves de Bon-Secours.

Voir ces petits pauvres, toujours le sourire aux lèvres, et ravis de la sympathie dont ils sont l'objet, fait leur bonheur.

Aussi bien, n'est-ce pas les mains vides que se présentent les visiteurs. Leur premier soin est d'acheter un gros pain, très frais, encore chaud d'ordinaire: le pain de Monsieur le Curé comme ils l'appellent.

Mais la maman le renferme aussitôt dans l'armoire... Le pain frais serait vite avalé s'il restait à la portée de ces jeunes estomacs toujours affamés.

Avec le pain, voici les pommes, le chocolat, les pâtes alimentaires, les gâteaux et que sais-je?

Toutefois, ce qu'apprécient par-dessus tout la bonne ménagère, ce sont les vêtements, les pantalons, les chandails, les tricots, les paires de bas, les chaussures de tout genre.

Aucun de ces objets qui ne proviennent de la générosité des familles de nos élèves. Les Dames de Brest ont l'intelligence des vraies chrétiennes. Elles voient Notre-Seigneur dans la personne du pauvre; à leurs fils, elles inculquent leurs nobles sentiments, et nul ne le constate avec plus d'admiration que l'auteur de ces lignes. A la bienveillante sollicitude des parents pour les pauvres soutenus par le Collège de Notre-Dame de Bon-Secours, s'ajoute celle des élèves eux-mêmes. Tous les dimanches, à l'issue de la grand'messe, quête... ces oboles, prises sur la bourse de chacun, sacrifices méritoires où le cœur et la foi jouent un grand rôle... c'est bien; Notre Seigneur s'en souviendra. « Qui donne aux pauvres prête à Dieu ».

A. B.

EN RÉCRÉATION

L'autre jour, je me promenais gravement sur la cour en lisant « Connaitre », vous savez bien, cette revue intéressante qui raconte l'histoire de nos missionnaires.

Tout à coup, en levant les yeux, j'aperçois Paul qui vient à moi.

— « Qu'est-ce que tu lis là? » me demande-t-il.

— Mais... je lis « Connaitre »...

— « Connaitre »? Kéksékça? Connais pas...

— Comment? repris-je, indigné, tu ne connais pas cette revue?

— Ma foi non, pas du tout même. Mais je me demande ce qui peut bien t'intéresser là-dedans?

— Là-dedans? Tiens. Regarde. D'abord, à la première page, une colonne développe l'intention missionnaire du mois. Tantôt nous prions pour ceux qui sont le plus en peine, tantôt pour qu'il y ait de nombreux missionnaires, ou pour le développement de la Propagation de la Foi, etc... tout comme nous, nous avons sur le « *Petit Pulletin de la C. E.* » l'intention Papale pour le mois en cours.

— Evidemment, mais, sur ce fameux journal, il n'y a pas de Belles Histoires comme sur le « *Trait d'Union de la Croisade* ».

— Tu dis... et ça?... et ça?... qu'est-ce que c'est donc?

— ...? ...? ...?

— Tiens... regarde ici, ce Missionnaire qui part pour une tournée dans la brousse, qui manque d'être dévoré trois fois... et là, cet autre qui, en arrivant dans tel village, dont le nom s'orne d'une vingtaine de lettres au moins, est pris par des païens, mis en prison et faillit bien se faire scalper... et celui-là qui soulage les misères dans le bourg où il passe... Et tu ne crois pas que c'est intéressant... cela... ?

Sans compter les conversions opérées un peu partout, et les histoires de chasse au lion, au tigre ou au léopard.

Quelques statistiques bien établies te renseignent sur la proportion, bien minime, comme tu sais, des catholiques et des non catholiques. Un cinquantième (1/50) seulement en Afrique-Asie.

Il ne tient qu'à toi de l'augmenter. Abonne-toi, cela ne coûte pas cher et tu feras beaucoup de bien.

— Ecoute, veux-tu me prêter ton journal un tout petit

peu? il reste encore une demi-heure de récréation. Je l'aurais fini en cinq petites minutes...

— Oh bien volontiers », lui dis-je.

Le fait est que les « cinq petites minutes » s'allongèrent en une grande demi-heure, et que, lorsque la voix de la cloche vint terminer la récréation, je vis accourir Paul, brandissant le journal comme les Croisés avaient dû faire de leurs étendards, lorsqu'ils pénétrèrent, au temps lointain des Croisades, dans la Ville Sainte.

« Extra chic, ton « bouquin »... dès aujourd'hui je m'y abonne, et je ne serai pas encore quitté envers toi...

Sur ce, une bonne poignée de main termina cette mémorable récréation.

François LIRON, 4^e.

Note de la Rédaction

« Connaitre », organe de la ligue missionnaire des Ecoles, paraît tous les mois. — Voilà ce que dit le titre.

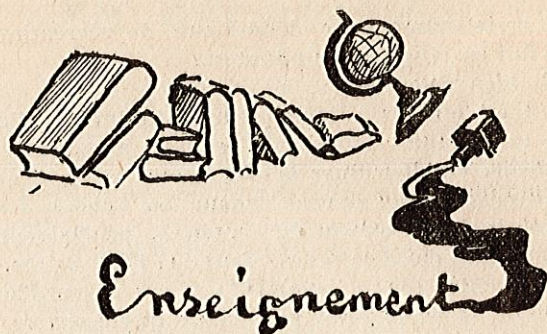
Cette petite revue de quatre pages en est à sa première année. Fondée au Collège Saint Joseph, de Lille, par un groupe d'élèves, elle n'a pas l'intention de créer un mouvement missionnaire. Il existe déjà, surtout en France; ni de remplacer les revues missionnaires des différents ordres ou congrégations. Loin de là. C'est une ligue de jeunes, lancée dans le but d'aider ces grandes œuvres, déjà pleines de vie. Elle veut faire lire avec plus d'intérêt, et d'intelligence peut-être, ces annales et revues, et « servir de son mieux » nos grandes œuvres que sont la Propagation de la Foi, la Sainte Enfance, l'Œuvre de Saint Pierre Apôtre...

Cette ligue veut seulement renforcer le zèle missionnaire en commentant le mot d'ordre mensuel du Pape. Elle tâche de faire connaître un peu mieux encore ce qui se passe dans les pays de missions, ainsi que les travaux et difficultés de nos missionnaires.

Après avoir lu cette revue, un missionnaire de Madagascar écrivait: « Il nous est particulièrement agréable d'apprendre que vous avez entrepris non pas de créer, ni de réveiller l'esprit missionnaire, mais de le favoriser et de le rendre plus ardent, d'aiguiller l'ardeur apostolique de vos camarades et leur esprit de sacrifice vers l'idéal si cher au cœur du Pape. »

Lisez « Connaitre », c'est la revue missionnaire des Collégiens.

N. D. L. R.



“ VERS LE ZÉRO ABSOLU ”

Le titre de la conférence de M. Courtet, professeur de physique, a laissé rêveurs bien des élèves à Bon-Secours. « Vers le zéro absolu » ? Quel redoutable mystère, quelle nouvelle découverte de la science se cachent derrière ces mots??... Et puis, ces bonbonnes fumantes d' « air liquide » qu'on a entrevues, l'espace d'une seconde, tandis qu'on les mettait en lieu sûr?... Tout cela flaire plus ou moins la magie... Aussi les commentateurs vont-ils leur train tandis que s'approche le jour de la sensationnelle conférence...

Mais enfin, voici le moment venu de nous acheminer vers la salle de la Retraite. Nous nous casons tant bien que mal car la salle est déjà presque comble. Et les yeux, fascinés, s'accrochent à une longue table qui disparaît sous un étalage des plus composites: éprouvettes, tube de caoutchouc, queue de renard, voire fleurs de toutes couleurs et beefsteack saignant. « Que diable vont-ils faire dans cette galère? »

Mais patientons: M. Courtet se lève, au milieu d'une salve d'applaudissements des collégiens... Silence impressionnant...: « Mesdames, Messieurs... » et en route vers le zéro absolu!

Nous pénétrons dans les régions des grands froids: 0 degré, —80 degrés (Faraday), —190 degrés (Cailletet), —253 degrés (Dewar), —272 degrés 1/10 (Omnès en 1908), —272 degrés 4/10 en 1929. Halte-là! L'homme, quoiqu'il fasse, ne peut descendre à plus de 273 degrés au-dessous de zéro. Pourquoi cette limite? La raison en

est bien simple et M. Courtet nous l'expose avec toute la clarté qu'il sait mettre dans ses exposés: quand on diminue de 1 degré, à partir de 0, la température d'un gaz, son volume diminue de un deux-cent-soixante-treizième. donc à —273 degrés le volume se réduit... à rien. C'est le zéro absolu.

Le zéro absolu peut-il être pratiquement atteint? C'est peu probable. En tout cas, la lutte pour la conquête de ce pôle du froid, plus inaccessible que le pôle arctique, plus redoutable que la banquise éternelle, se poursuit âpre et incessante.

Cependant le zéro absolu existe-t-il quelque part? Oui, il règne au-delà de l'atmosphère, dans les espaces inter-sidéraux, et lentement, inlassablement, le zéro absolu resserre son étreinte, refoule devant lui l'oxygène et l'azote. Le monde périrait-il donc par le froid? Ce n'est pas impossible, mais nous pouvons encore dormir en paix pendant quelques centaines, quelques milliers d'années même.

Pour nous donner un avant-goût de ces froids à venir (?) M. Courtet avait eu la bonne idée de se procurer de l'air liquide. Grâce à l'amabilité de Georges Claude (G. Claude est un admirable génie en train de révolutionner le monde de l'énergie, mais cela n'empêche pas qu'il soit beaucoup moins populaire qu'un Carpentier ou qu'un Maurice Chevalier par exemple). M. Courtet avait pu se faire confier les fameuses bonbonnes par l'usine de Lorient. Et voici les « Thermostos » qui contiennent ce bizarre liquide à —193 degrés. C'est encore loin de —273 degrés, mais il y a là tout de même de quoi faire crier à la sorcellerie. Constatez plutôt: un tube de caoutchouc souple, plongé dans l'air liquide se casse comme une fine tige de verre; les grains d'une grappe de raisin paraissent changés en œufs de pigeon; les pétales des fleurs se transforment en cristal du plus pur Saint-Gobain et volent lamentablement en éclats sous les doigts sans pitié de l'expérimentateur; le beefsteack saignant se durcit assez pour qu'il faille le réduire à coups de marteau; le cuir, lui, s'en tire sans avaries, mais le zinc perd toute souplesse, tandis qu'un bloc de mercure durcit au point de permettre d'enfoncer une pointe! L'autruche voit ses plumes tomber à l'état squelettique, cependant que le renard (qui passe pour connaître en particulier les propriétés de l'eau gelée) ne laisse pas entamer sa belle queue.

L'homme peut rapidement passer sa main dans l'air liquide,... mais rapidement! Un petit poisson rouge qui évoluait avec grâce dans un bocal, tête des grands froids malgré les protestations, bien naturelles, d'une galerie sensible « En avant dans la poêle à frire! » et hop, le voilà devenu un bloc de glace! Une sonnette de plomb, après sa course dans l'air liquide, rappelle le bourdon des Carmes par sa sonorité argentine. Il n'y a pas jusqu'aux courants électriques qui ne se ressentent de son action: une lampe électrique de poche y rend un prodigieux éclat. Avis aux automobilistes! De même, un charbon d'arc électrique fait jaillir un magnifique feu d'artifice. Et que sais-je encore? Des expériences sans nombre, toutes réussies, montrèrent aux auditeurs enthousiasmés que la science est une belle chose... Un conseil pour terminer: gardons-nous de boire de l'air liquide! Nous serions immédiatement transformés en ballons vivants, comme ce Limousin qui, en ayant avalé un centilitre se vit rempli de 8 litres d'air... non liquide!...

Et maintenant, voulez-vous l'impression générale? M Courtet ne nous a pas seulement semblé un professeur à l'exposé clair et précis, un conférencier à la parole aisée, à la voix souple et prenante, un littérateur à la phrase élégante, aux saillies fines, avec un tantinet de poésie légère et ailée. Ses expériences ont ressuscité à nos yeux un de ces magiciens d'autrefois dont la baguette magique multipliait les prodiges aux yeux de la foule émerveillée...

Louis MATHURIN, Math.-Elém.

Académie de Rennes

ÉCRIT DU BACCALAURÉAT

SESSION D'ÉTÉ

DATES PROBABLES : 18, 19 et 20 JUIN

PAUVRE PÉGASE

« Nos pères l'ont connu... Nos pères l'ont aimé... »
Et nous aussi! nous, la génération d'aujourd'hui. Mais d'autres viendront qui ne le connaîtront pas, qui ne l'aimeront plus... Et son nom mourra sous l'oubli séculaire... Pauvre Pégase!

Pégase! — Vous souriez? Est-il possible que vous ne vous souveniez plus de Pégase? de ce vieux cheval pous-sif, aux sabots usés, au regard plaintif? Vous l'avez vu sur les remparts verdoyants chercher une maigre piance...

Pégase! le glorieux cheval de l'hôtel du coin..?

Enfin! vous y êtes! Eh bien, ce n'est que trop vrai! Pégase a disparu de notre horizon. C'est un élève de troisième qui me l'a fait remarquer un matin. Il m'a dit, tout soucieux:

— « Tu sais, Pégase..? »

— Eh bien quoi..?

— Eh bien, il n'est plus là...

— ? ! ?

Et depuis ce jour-là, les récréations sont devenues mor-nes, dolentes, languissantes, glaciales, taciturnes. Que de regards n'a-t-on pas surpris contemplatifs, perdus dans une rêverie muette, et:

« Tous, anxieux de voir surgir, au dos vermeil

« Des remparts où luisait l'œil sanglant du soleil »,
deux oreilles, un maigre corps de cheval, quatre pâtes, des côtes en plus grand nombre... Pégase, en un mot!..

Mais Pégase... n'est jamais revenu..!

Pauvre Pégase..!

D'aucuns disent — on ne sait jamais, c'est une chose si complexe que la nature d'un vieux cheval — d'aucuns disent que notre bon Pégase lassé de tout, même de l'espe-rance, a regagné cahin-caha son ancienne écurie, pour y mourir, tout seul, de froid, d'inanition peut-être... Pauvre Pégase!.. Mais que diable allait-il faire dans cette écu-rie?...

D'autres, spiritualistes, insinuent sous le manteau, que Pégase a pris son vol pour s'en aller rejoindre la glo-rieuse lignée de ses ancêtres dans le Nirvana des chevaux, où les herbes folles croissent à volonté, où les voitures marchent toutes seules sans qu'on les tire, où les crinières s'épaississent dans un air salubre, où l'on peut mar-

cher la tête haute fièrement, librement, sans crainte de fouler aux pieds des draps qui sèchent...

D'autres encore...

Mais n'en croyez rien... Le fait seul existe... Pégase a disparu... Le grand Pégase... Celui qui durant de nombreuses heures, charma nos yeux amnésés par sa course errante. Celui-là qui, plein d'amertume, hennissait si douloureusement à l'annonce des quarts d'heure d'arrêts octroyés par des mains généreuses...

Et chaque jour, on regarde... sans rien voir, rien que l'herbe qui verdoie, les arbres décortiqués qui larmoient de toutes leurs branches, et parfois, le soleil qui rougeoit au travers...

Mais de Pégase... plus de nouvelles...

Pauvre Pégase...

P. S. — C'est un sentiment de profonde pitié, qui m'a poussé à écrire ces lignes.

Puissent les anciens de jadis y trouver les échos du bon vieux temps; les nouveaux... de plus tard; la légende du passé; et Pégase lui-même: la marque la plus sûre, la plus sincère et la plus émue de notre vieille sympathie...

Pauvre Pégase...

Le 13 Mars 1931: Henry Max GRALL.

AU JOUR LE JOUR

Lundi 5 Janvier. C'est la rentrée, la bien triste rentrée. A l'arrivée au collège, échange de paroles: « Bonne année mon vieux; t'as passé de bonnes vacances? Le trimestre va se tirer, plus, qu'un mois avant les Gras. » A peine de retour, ont fait semblant de songer à s'en aller. Au réfectoire, pour le dîner, règne un morne silence. La verve de plusieurs s'est tarie. A peine ose-t-on, de temps à autre, conter au voisin ses impressions. Mais enfin, voilà la prière et « le désert du grand dortoir. »

Dimanche 11 Janvier. Nous sommes au grand jour, le jour du match contre Saint-Louis. L'issue de la partie fixera probablement le gagnant du challenge. Aussi les pronostics vont leur train. Le visage des joueurs est sombre... Notre équipe est battue par deux buts à un. La coupe si brillamment acquise l'année dernière va nous échapper.

Ce soir, panne d'électricité à la chapelle, au beau milieu de la prière, Balcon qui récitait le *Confiteor*, est troublé et ne se retrouve plus. Le P. Préfet le tire bientôt d'embarras en faisant dire une dizaine de chapelet, tandis que le P. Econome darde sur nous les rayons de sa puissante lampe électrique.

Lundi 12. Les grands (?) froids sont venus. La température sévit à Brest avec une rigueur qu'on ne lui connaît pas. A la lingerie, les billets abondent demandant une couverture supplémentaire. Le P. Préfet a pitié de nous et nous fait faire de la gymnastique, le soir, dans la cour, pour nous réchauffer.

Aujourd'hui s'ouvre le triduum en l'honneur des Saints Martyrs du Canada: Saints Jean de Brébeuf, Isaac Jogues et leurs compagnons. Il est prêché par le P. L. de Geuser, amputé des deux jambes. Il nous saisit par sa parole ferme, énergique. A l'écouter, nous avons tous appris et retenu qu'il faut marcher droit dans le service du Christ. « Recte » voilà le mot d'ordre que nous laissent les martyrs Canadiens.

Jeudi 15. Huit heures; récréation.

— « Mon Père, je peux monter chez le P. Préfet? »

— Bien sûr.

Un instant après, un petit groupe sous les arcades du préau.

— Hé, dites-donc, je viens de chez le P. Préfet. Hé bien! c'est le P. Supérieur que j'ai trouvé dans sa chambre!

— Ah! ? ! »

Etonnement; suppositions, questions.

— « Oh, c'est jeudi, il a dû profiter pour s'absenter. »

Vendredi 16. Le passage du R. P. Lambert au collège nous vaut un « Deo gratias » au réfectoire.

— « Mais, remarque quelqu'un, c'est curieux cette coïncidence: le départ du P. Dager, l'arrivée du P. Lambert. Et puis il est accompagné d'un Père, grand, à lorgnon, surmonté d'une barrette; et qui parcourt les couloirs. Hum, ne serait-ce pas un candidat à la préfecture ? »

Dimanche 18. Le P. Lambert s'en va; le Père à barrette aussi. Décidément, le cas du P. Dager devient intéressant.

Jeudi 22. Le patronage Saint-Michel nous invite à une représentation de *Polyeucte*. Donnée par des acteurs des grands Théâtres Parisiens, la pièce fut, de l'avis de tous, enlevée avec brio. Félix, drapé dans sa toge, fit tout à fait figure de Romain. Polyeucte, Pauline, Sévère déchainèrent les applaudissements. A *Polyeucte* succéda une petite comédie, *Le gendarme est sans pitié*, de Courteline. L'intransigeance du gendarme, la mésaventure du Baron et de son petit chien Wenceslas, nous mirent en grande gaieté.

Dimanche 1^{er} Février. La seconde équipe se déplace: match de Challenge à Kerhuon. Oserai-je proclamer ici le résultat lamentable que les joueurs eux-mêmes ont voulu cacher à leurs camarades? Ecoutez, mais n'en dites rien: 9 à 0. La première équipe, au contraire, termine honorablement ses matches de

championnat en battant sans grand effort le Stade Lesnevien au Guelmeur.

Hélas! la grippe paralyse nos meilleurs joueurs. Il faut faire appel aux bonnes volontés pour constituer deux équipes.

Cinq minutes avec nos malades. Reconnaissez-vous ces « personnes alitées? » (je cite un humoriste). A gauche en entrant, le premier malade: il prend philosophiquement les choses.

— Oh! on n'est pas mal ici. Un petit repos de temps en temps; ce n'est pas à dédaigner.

— En face, échevelé, tout rouge, sans cesse animé d'un mouvement rappelant tantôt le roulis, tantôt le tangage, un rhéto se lamente :

— Ah! lala, c'que j'en ai assez... J'voudrais bien pouvoir jouer au foot, oui... »

Et cet homme, qui ne connaît pas la concision, continue à discourir sur ce thème ou sur un autre, tandis que le premier malade feuillette « A la page » et que le troisième dort.

Le troisième, à droite en entrant, est sage, très sage; il ne dort pas toute la journée, mais c'est tout comme. Ses paroles sont rares; il laisse au précédent le soin de tout dire, expliquer, commenter, redire.

Vendredi 6. Le P. Dauger revient aujourd'hui... ???

Fausse alerte.

Samedi 7. Congrès des Gras : il n'y a plus de malades à l'infirmerie. Les possesseurs de témoignages sont partis hier soir.

Mardi 10. On se retrouve au réfectoire. Pour les attitudes, se référer à la description faite au 5 Janvier.

Cette fois, nous en sommes certains, pour l'avoir aperçu: le P. Dauger est rentré. à Paris on avait eu besoin d'un P. Préfet, alors... Voilà le mot de l'énigme.

Mardi 17. — Mardi-gras (le vrai). Le groupe Charles de Foucaud nous fait rire à la Salle des Arts de 15 heures à 18 heures.

D'autres donneront de nombreux détails sur cette séance très réussie.

Dimanche 22. A 17 heures, conférence avec projections à la Salle des Arts. Durant deux heures, le P. de la VAISSIERE, missionnaire en Chine, nous met en présence des difficultés que rencontre le christianisme dans son extension en Chine. Vous y trouvez: guerre civile, sauvagerie des soldats et brigands; pour ces causes les prêtres, trop peu nombreux, sont souvent réduits à l'inaction. L'argent serait aussi très bien venu pour aider aux reconstructions.

Le conférencier a fait une quête, fructueuse, espérons-le. Avant de terminer, on vend de petites brochures et des cartes postales.

On s'arrache les unes et les autres, si bien que le P. Préfet doit calmer cet assaut de générosité pour les Petits Chinois.

Mercredi 25. Ce soir a lieu l'éliminatoire de la coupe D. R. A. C. Quatre concurrents se disputent l'honneur d'aller représenter le collège à Quimper: V. Coquelin, G. Estienne, H. Grall, et L. Mathurin. Les Philo-Math. et le groupe Charles de Foucaud sont présents...

Un malin ne peut s'empêcher de montrer son esprit: désignant l'un des concurrents: « Voilà le vainqueur assuré, dit-il, pensez donc c'est un « orateur à tics. »

Le jury délibère. Les orateurs sont classés dans l'ordre suivant: V. Coquelin, Mathurin, Grall, G. Estienne.

Vendredi 27. Encore une conférence. Le P. Supérieur nous gâte cette année. Le P. de Vaureix entreprend de nous faire connaître l'Ecole Supérieure d'Agriculture d'Angers. Clairement, il nous expose les difficultés et les avantages des entreprises agricoles; des statistiques précises étalent devant nous la trop rapide désertion des campagnes pour la ville. La terre a besoin de bras, de chefs d'exploitation.

Nous apprenons en quelques mots ce que doit être l'agriculteur modèle, son rôle social et religieux.

Lundi 2 Mars. « Mais où sont les neiges d'antan... » murmuraient quelques-uns au début de Janvier. Ils sont satisfaits. Le temps s'est obscurci depuis quelques jours. Aujourd'hui la neige a fait son apparition. Apparition, hélas! trop rapide! Tandis que plusieurs songeaient déjà à un combat, la neige a fondu.

Dimanche 8 Mars. Chaque fois que doit se jouer un match, on doit chercher des équipiers. Pour peu qu'il y en ait deux ou trois indisposés, autant de sortis, il n'y a plus de première équipe. Pas de remplaçants possibles: presque tous les joueurs sont en première. En seconde presque rien; la troisième n'a qu'un pensionnaire, qui préfère les promenades. Les grands, les survivants de la fameuse E. S. B. S., fameuse encore quand tous sont présents, se demandent quelle va être l'éclipse de notre étoile pendant les deux ou trois ans à venir. Espérons toutefois.

Mardi 10 Mars. Lever comme d'habitude. Quelqu'un discrètement écarte le rideau de sa fenêtre, au dortoir: s'il pouvait être le premier à voir... Ça y est... il se frotte les mains; un autre regarde; deux, trois autres. Tous ont compris: les remparts, les fils télégraphiques, les murs, la cour, sont couverts de neige. La bonne journée en perspective! En allant à la messe, au réfectoire, à l'étude, on ne peut guère qu'admirer le velouté blanc, tout neuf. Se battre, ce n'est pas encore le moment. Et tandis que nous, les pensionnaires, bûchons en étude, nos frères les externes arrivent, et c'en est fait de notre belle neige à nous... Comme si celle de la rue ne leur suffisait pas! A 8 h. 20, c'est encore de la neige, mais elle a déjà servi... Enfin on se bat tout de même; on continue aux autres récréations; on épuise, sur l'une et l'autre cour, la réserve des toits: le soleil se charge du reste...

Plusieurs photographes ont opéré: Depaz, dès 7 h. du matin, a demandé de prendre différents tableaux de ce paysage si peu martiniquais. En juillet, le Bulletin nous rafraichira peut-être par l'une ou l'autre de ces photos.

Mercredi 11 Mars. Après les classes du soir, les élèves qui ont des témoignages, s'en vont: le jeudi est jour de sortie.

Vendredi 13 Mars. Nous déplorons aujourd'hui un accident: à la récréation de 10 h. 1/2, on jouait sous le préau une manière de basket. Joseph Quentel, peut-être poussé par un camarade, tombe si malencontreusement, qu'il se casse la jambe au-dessus du genou. Sur une civière improvisée quelques grands le transportent à l'infirmerie. Le Docteur Pouliquen, appelé, constate la fracture. Notre camarade doit se laisser mettre dans le plâtre; dans la soirée, on le conduit à la clinique: la radio confirme les observations du matin. Le patient devra garder l'immobilité pendant 40 jours.

Mercredi 18. A 20 h. 30, ceux du grand dortoir assistent à une conférence donnée à la Salle des Œuvres par le Docteur PRUCHE. Le sujet en est: « La science et la foi. »

Plusieurs restent rêveurs en entendant exposer la possibilité d'une quatrième dimension, si on pouvait la posséder, quel revirement dans les affaires du monde!.. Le système solaire, avec ses électrons et ses ions, retient notre attention... Que de choses curieuses nous cache ce monde!.. Vient une « mi-temps », disent les sportifs. Puis la conférence reprend: il s'agit maintenant de l'être vivant, question plus ardue; aussi, l'attention se relâche un peu chez les élèves de seconde et de troisième... Vers 22 h. 45, nous reprenons la rue Emile Zola.

Le conférencier a voulu nous montrer qu'il n'y a pas contradiction entre la foi et la science et il a pleinement réussi dans cet exposé complet et clair, présenté par un homme vraiment maître de son sujet.

Jeudi 19. On se lève à 6 heures: compensation morale pour le coucher tardif d'hier au soir... Mais l'important est qu'aujourd'hui les sportifs se déplacent. La chronique sportive fournit les détails sur cette expédition.

Dimanche 22. Avant la grand'messe, le P. Supérieur nous demande de prier pour notre camarade J. Quentel. On craint des complications...

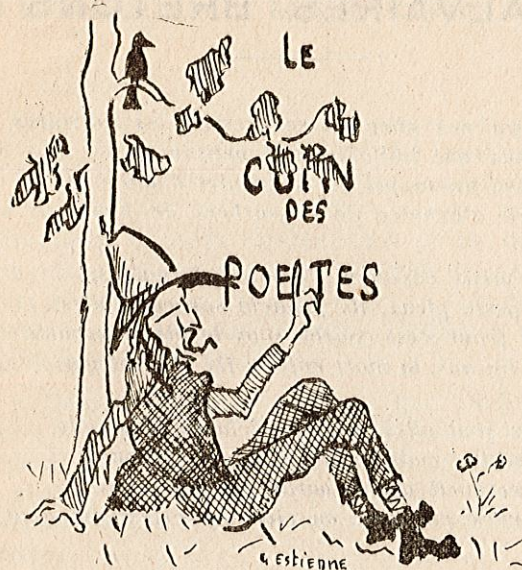
...Cependant les dernières nouvelles sont plutôt rassurantes.

Le groupe Ch. de Foucauld prend part à une réunion de J. C. à Brest.

Le même groupe sera représenté à Lourdes pendant les Vacances de Pâques au Pèlerinage-Congrès de l'A. C. J. F.

— *Le Triduum pascal (Lundi, Mardi et Mercredi-Saint)* est prêché par un ancien, le P. Deschard.

PEN-HOUARN.



LE VIEUX MANOIR

*Le manoir délabré se mire au fond de l'eau,
Découpant sur le ciel, dans un rayon de lune,
Ses colonnes, ses murs et ses vieux chapiteaux,
Fantômes douloureux d'une ancienne fortune.*

*Il semble se pencher sur la douve qui dort
Pour essayer de voir auprès des châtelaines
Les pages tout émus sous leurs cuirasses d'or
Et les dames d'atour en leurs robes de laine.*

*Il évoque en son cœur le joyeux souvenir
Des longues nuits d'hiver où les salles sonores
Tressaillaient de chansons qui les faisaient frémir*

*Et penché sur l'eau claire, avec un long soupir
Où tremble une douleur que tout le monde ignore
Le manoir désolé se regarde mourir.*

UN PHILOSOPHE.

CALVAIRES BRETONS

*On voit sur nos chemins se dresser des Calvaires,
Rudes croix que tailla le naïf artisan
Et c'est tout un rappel des souvenirs d'antan
Qui semble s'exhaler de ces arbres de pierre.*

*Jadis, les vieux passaient, le soir à l'Angélus;
Dans un geste pieux, ils priaient sur ces dalles;
Mais leur front s'est courbé sous la bise hivernale
Le froid, les ans, la mort enfin ; ils ne sont plus !*

*Joyeux ils sont allés, jeunes pêcheurs d'Islande.
Ils sont partis, mais ils ne sont pas revenus;
La mer, cercueil géant, garde ces inconnus,
Et les veuves, en deuil, au pied des croix attendent.*

*Et dans tout abandon, et dans toute misère,
D'un passé plein de foi, témoins toujours vivants,
Rudes croix que tailla le naïf artisan,
On voit sur nos chemins se dresser des Calvaires.*

Henri GRALL, 1^{re} A.



TOUJOURS LA MÊME CHOSE

Choisissez un jour pluvieux et passez à la porterie: rien de plus facile. François est là. En vous voyant venir, il lance vers la rue, vers la masse sombre des remparts, un regard noir, sans espérance; écoutez maintenant la lamentation souvent répétée, mais pleine de vie par la conviction amère et toujours nouvelle qui l'anime: « Ah, c'est dégoûtant, pas moyen d'avoir un jour de beau »; ou bien, même sens sous d'autres paroles: « Toujours la même chose, quel temps!.. »

« Toujours la même chose »; que d'autres, avant ou après François, ont murmuré pareille complainte en s'abordant sur la cour ou dans les rues brestoises; car il pleut à Brest depuis... depuis toujours sans doute, mais avec une obstination particulièrement provocante, depuis octobre.

Toujours la même chose, dites-vous? Avez-vous bien observé, ou êtes-vous de ceux qui ne trouvent du changement qu'entre les quatre saisons?

Puisque la Providence tient à nous pourvoir largement en eau cette année, profitons de ce ciel toujours gris, de cette atmosphère toujours humide, pour développer en nous le sens de l'observation. Nous découvrirons une variété inattendue dans ces jours que l'on dit « toujours la même chose ».

Il pleut tous les jours à Brest, mais que de nuances dans ces journées noyées, humides ou simplement grises. Car nous ne sommes pas sans cesse en déluge: c'est quelquefois un ciel gris, tout gris, qui enveloppe notre ville; pas de vent, les hydravions peuvent voler en toute tranquillité; la mer, les rochers, les landes, les âmes bretonnes elles-mêmes prennent une teinte « gris indéfinissable »; un temps à rendre mélancolique, me disait quelqu'un. Il ne pleut pas, mais attendez, il va pleuvoir, n'en doutez pas.

Le spectacle change, il pleut maintenant, une bonne pluie régulière, homogène, franche; elle bat nos toitures sans fracas; et cela peut durer une demi-journée, une journée même.

Mais la variété de notre climat opère, et nous voici dans la brume; une brume bien sage, qui se contente d'obscurcir le ciel sans trop mouiller les humains; l'air est calme. Au large, les sirènes de vapeurs: mugissement ouaté par la brume.

Autre chose est le crachin, la brumaille disent d'autres; il abaisse et noircit le ciel lui aussi, mais salit tout de sa bave. Les externes arrivent, dégouttants; les pensionnaires n'osent plus tirer leurs bons sabots, tant l'humidité envahit les escaliers. Les murs suintent, tout est sombre, noir, humide: c'est le grand fléau de Brest.

Toutefois, il a ses remèdes: un bon coup de noroît, et voilà le crachin au large. De gros nuages blancs, rapides, laissent percer un coin de ciel bleu, qui disparaît bien vite. Par moments un rayon de soleil met des nuances dans le gris qui nous environne. Il fait beau... entre les grains. Ces grains que l'on voit venir sur mer par un rapprochement de la ligne d'horizon; qui s'annoncent sur terre par un ciel plus noir, un vent plus fort. Voici l'averse: crépitements de mitrailleuse sur nos toitures de zinc: qu'il est bon d'avoir des fenêtres bien closes! Un moment, et les gros nuages blancs reviennent ouvrir et fermer des trous bleus dans le ciel; le vent du nord sèche ce que le grain a lavé.

Et ma foi, ce temps bien breton a ses charmes: c'est l'hiver de chez nous. Il est mille et mille fois préférable à cette autre pluie (encore une variété) qui descend, toute une longue journée, en traits lents, fatigués, espacés, — deux ou trois au mètre carré — avec l'air de vous dire: « Patience, à la vitesse où je vais, je peux continuer longtemps encore. » Ah! celle-là...

A Brest, nous connaissons encore de bonnes grêles, et même des chutes de neige. Alors, pour un instant, on ne se croit plus à Brest: la boue est cachée; mais pour un instant, car neige et grêle comme aussi toutes espèces de pluie, si elles ont une origine commune, finissent d'un même sort lamentable: la boue brestoïse.

Unité donc, uniformité si l'on veut, mais variété aussi nous l'avons vu.

François, pendant vos longues heures de garde, désormais vous vous demanderez laquelle de ces pluies se charge d'entretenir les Brestoïses dans leur humidité, et

je suis sûr que l'hiver prochain vous les reconnaîtrez toutes, vous en découvrirez d'autres, et avec conviction, une conviction joyeuse, vous saurez dire à vos visiteurs: « Du crachin aujourd'hui, ouais, pas agréable, mais à Brest ça change: vous entendrez les grains cette nuit. »

En passant par la porterie



Sous l'ondée brestoïse aux abords du grand pont

— « C'han, Maâme Corcuff... en voilà de la pluie... »

— C'han, Mâame Quéménéur, de la pluie, ça — Ho on peut dire qu'y fait un peu c'humide. »



La Coupe Drac au Collège

Comme par le passé, le Groupe « Charles de Foucauld » a cette année présenté son candidat au concours de la D. R. A. C. Cette présentation fut l'objet d'une grande sollicitude. Il fallait trouver des volontaires raisonnables et au cœur solide, je veux dire sur qui le trac a peu d'emprise.

On en trouva cinq: Coquelin, Estienne, Mathurin, Grall, Ramon. Ils se mirent aussitôt à l'œuvre. — Le thème de leurs discours était, bien entendu, une question d'actualité:

« Les Religieux ont le droit d'enseigner »

Donc, un lundi soir, le R. P. Dauger vint appeler en étude les membres de la J. C. et ces messieurs de Math.-Elém. et de Philosophie: on allait procéder au choix du candidat. A cette fin on avait convoqué un jury qui se composait de M. le Chanoine Pencreac'h, du R. P. Dauger, de M. Méar, de M. Quentel.

Le jury avait pour empire la salle de J. C. qui communiquait par sa porte grande ouverte avec la classe de Troisième où siégeaient les membres de la J. C. et les Philo-Math.

Pour prononcer leurs discours, les cinq qui étaient devenus les quatre, par suite de l'absence de Ramon, avaient un quart d'heure, avec un avertissement, coup discret à 12 minutes.

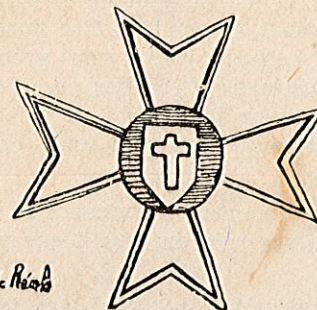
Il y eut beaucoup d'applaudissements. Nous admirions la facilité et la spontanéité de Grall, la force de Mathurin qui se fit remarquer par la vigueur de la péroraison, l'habileté de fond et de forme d'Estienne. Quant à Coquelin, son discours était très étudié; l'expression y était bien rendue, mais aussi bien contenue, enfin l'ensemble était des plus soutenu.

Aussi ce fut lui qui l'emporta.

Il fut chargé de représenter le Groupe à Quimper. Nous ne connaissons pas le rang où il se classa: par discrétion et par politesse, les membres du jury tinrent secret le classement hormis celui des trois premiers.

Nous ne pouvons pas dire que nous avons récolté un échec mais ce que nous pouvons promettre, c'est que nous continuerons à faire de notre mieux, et à concentrer nos efforts vers le but de la Jeunesse Catholique.

A. ROLLAND.



AU GROUPE CHARLES DE FOUCAULD

Le 22 mars eut lieu, à la salle des Œuvres, une réunion qui rassembla différents groupes d'A. C. J. F. du diocèse. Une question se posa aussitôt que nous avons essayé de résoudre: qu'est-ce que la J. C.?

Dans ce bref compte rendu, je n'esquisserai même pas une définition; nous vous invitons simplement à jeter un regard en arrière et à faire une simple constatation des résultats de notre travail. Ceci marque assez clairement notre but.

Pour nos réunions du Jeudi, sous la présidence de T. de Vuillefroy, et guidés par notre aumônier, le R. P. Ricard, nous ne chômons pas.

A tour de rôle, chacun des membres du groupe est chargé de faire une petite causerie sur un sujet qu'il aura plus spécialement pioché. Cette année, elles eurent toutes pour centre la question si actuelle du Pape.

Radenac essaye ainsi de nous définir la J. C., tandis que notre président retrace la physionomie de notre patron: le P. de Foucauld. Coelenbier nous fait un rapport, gentiment tourné, sur la conférence donnée à Saint-Louis, par M. Reverdy, ancien président de la J. C.; Ramon nous transporte en Russie soviétique, et Rolland nous mène à Assise parmi toutes ces petites fleurs que Saint François a semées sur sa route. De Réals étudie le Vatican; Ceillier l'imité et nous esquisse, d'une façon personnelle et vivante, une vie de S. S. Pie XI. L'un de nous, Pierre Delalande, s'occupe, à l'extérieur, d'un groupe de Croisade Eucharistique.

Est-ce tout?... Non... En plus de ce travail assez délicat, car une conférence demande à être mise au point, notre activité trouve à s'employer, et nous préparons une pièce: « le Malade Imaginaire ». N'allez pas croire qu'une pièce se monte du jour au lendemain; il y faut deux qualités: sagacité et patience, sans quoi toute comédie risque de sombrer.

Ajoutez encore à cela, le concours D. R. A. C. et vous aurez peut-être une idée du travail que peut fournir notre groupe.

Notre but apparaît clairement dans les moyens choisis et les résultats poursuivis: c'est non seulement notre développement intellectuel, mais surtout notre formation morale.

Le Secrétaire: Guy ESTIENNE.



LE MALADE IMAGINAIRE

Continuant la vieille tradition des exercices littéraires si en honneur jadis dans les Collèges de la Compagnie de Jésus, l'Ecole de Notre-Dame de Bon-Secours offrait, le Mardi 17 Février, aux familles, aux professeurs et aux élèves, la représentation d'une des plus belles pièces de Molière: « Le Malade Imaginaire ».

Dans le prologue, Molière dit que cette Comédie a été faite par lui « pour délasser l'auguste monarque », Louis XIV, de ses glorieux travaux. Quelle bonne fortune ce fut pour nous, qui n'avons pas les rayons du Roi-Soleil et dont les travaux sont sans gloire, que de savourer ce mets préparé pour un roi. On est toujours joyeux de voir jouer du Molière, mais le voir jouer avec la jeunesse, la gaieté et le sens de la farce que nos jeunes « potaches » ont su mettre dans l'interprétation de cette pièce délicate, cela donne une saveur de plus au mets royal.

Ce n'était pourtant pas chose facile ; il n'y avait pas que des paroles à bien rendre, n'y avait-il pas jusqu'à interpréter un sexe différent du sien ? et, ma foi, les trois adolescents chargés de représenter Béline, Angélique et Toinette ont failli nous illusionner complètement sur leur sexe. Béline c'est la belle-mère acariâtre et jalouse. Tanneguy de Vuillefroy a bien rendu le type. Alain Ceillier faisait Angélique : son teint rose, ses yeux timides lui donnaient un extérieur conforme à ce nom, il n'y avait à jurer contre son extérieur de jeune pensionnaire sortie récemment d'un couvent des Oiseaux que ses déclarations amoureuses, pourtant bien dans le rôle, et son chant d'une gravité peu ordinaire chez les jeunes filles en pareilles circonstances.

Quand parut Toinette, le déluré Antoine de Réals, l'illusion triompha nettement. Que c'est là bien la soubrette qui, en divinité protectrice des amants, préside aux péripéties les plus invraisemblables pour berner le pauvre Argan. Ah ! quelle malice quand Argan, menaçant Angélique, Toinette s'en va lui criant : « Et moi je la déshériterai si elle vous obéit. » Son geste a soulevé tous les applaudissements, lorsque Béline arrangeant les oreillers d'Argan, Toinette coiffa son maître d'un autre oreiller en lui disant d'un air intraduisible : « Et celui-ci pour vous garder du serein ».

J'ai commencé révérencieusement par les acteurs-dames, j'en arrive aux acteurs-hommes. Le principal personnage de la pièce c'est, comme dit le titre, « le malade imaginaire ». A coup sûr, Molière, fils d'une mère tuberculeuse et tuberculeux lui-même, a fait des médecins ses idoles, et c'est sa foi trompée qui s'exhale ici en « biliverdine » contre ces praticiens, mais le type qu'il a voulu ici décrire est cet égrota perpétuel qui existait de son temps et qui lui a survécu. Sans doute une bonne compétence avait savamment grîmé notre acteur et j'admire les lignes du visage qui, en faisceaux harmoniques, convergeaient au menton et rappelaient le facies du pauvre Molière, mourant une heure après avoir lui-même joué ce rôle. Que de malades imaginaires s'écrieraient ici « O justice imminente »... Mais mieux qu'avec les lignes sombres de son visage, qu'avec un bonnet de malade et sa robe de chambre, Guy Estienne a réalisé Argan par ses gestes et sa voix. Il eût été digne de faire partie de la troupe de Molière, rien que pour la perfec-

tion avec laquelle il a rendu la fameuse scène entre Béline et lui.

Béline : « Qu'est-ce qu'il a donc, mon « petit-fils ? »

Argan : Ma mie...

Béline : Mon ami...

Argan : On vient de me mettre en colère. »

Ravissant.

Deux hommes se disputent la main d'Angélique : Thomas Diafoirus et Cléante. Diafoirus père, représenté par Alain Radenac, a, malgré la solennité du « sacerdoce médical », un certain allant, tellement d'allant même qu'on ne comprend pas son aveuglement paternel le poussant à produire en public un fils apparemment aussi bête que son pauvre Thomas. Henri Grall a vraiment chargé son personnage. Lui Landernéen, il zézayait comme s'il était de Besançon. A lui seul il était une comédie et je rougissais quand l'espiègle Toinette s'écriait en l'entendant : « Vivent les collègues d'où l'on sort si habile homme. » Père Ricard, vous n'avez pas frêmi ? Combien plus attrayant était l'élégant gentilhomme qu'avec son écharpe de pourpre, Paul Cœlenbier représentait en Cléante. Grand, élancé, distingué oui, moi aussi, je préfère Cléante à Thomas Diafoirus, je sympathise avec Angélique et j'approuve Toinette.

René Ramon a, sans apprêts, le physique de l'homme pondéré, du rôle de Béralde, frère d'Argan ; on l'applaudit fort quand repoussant le clystère de M. Fleurant (alias Alain Rolland), il lui dit : « Allez, Monsieur on voit bien que vous n'êtes pas accoutumé de parler à des visages. »

Mais voici les médecins avec leurs bonnets pointus que la réclame d'un dentrifice nous a rendus familiers. C'est surtout le médecin habituel de notre malade imaginaire, c'est Monsieur Purgon. On a méprisé son clystère ; Louis Mathurin a bien compris l'indignation qu'un tel procédé pouvait allumer dans le cœur de l'oncle de Thomas Diafoirus, et il l'a exprimée avec une éloquence fougueuse. On voit son acte de donation s'éparpiller en mille morceaux. On entend ses anathèmes en « ...sies », bradysepsie, aepsie, hydropisie, se succéder comme les roulements du tonnerre. Et, si Argan se croit déjà mort, nous sommes nous-mêmes atterrés. Puis c'est un troupe de « médicastres » : Dominus Praeses, Primus Doctor, Secundus Doctor, Tertius Doctor, Quartus Doctor, Quin-

tus Doctor, qui avec Chirurgus viennent mimer la grave réception du nouveau docteur que l'expérience, à défaut de la science rend digne du bonnet. Jamais au collège, discours latins n'eurent le succès de ceux de ces Messieurs. De la première à la sixième, inclus, peut-être à la septième, les élèves n'en perdaient pas un mot. Pour une fois tous comprenaient le latin et riaient de bon cœur. Près de moi quelqu'un riait aussi, mais riait jaune;... si ses élèves allaient prendre ce latin au sérieux... ne seraient-ce pas la fin des si bonnes notes qu'ils décrochent en version latine au bachot? Réussirait-il à faire tant de « Bachelarii », pour parler comme Molière?

Malgré cela :

Vivant, Vivant,
Qui tam bene parlant.

UN VIEUX MAÎTRE RAVI.



Ce qu'en a retenu un Cinquième

M. Diafoirus entre gravement, à la scène 6, avec son fils Thomas, d'un air « gaga », enfantin, bête, et surtout assez naïf. Il parle lentement, en montrant à Argan qu'il sera bientôt son beau-fils, qu'il sera le mari de sa très chère fille Angélique. Puis croyant que c'était la femme d'Argan, il lui dit ses devoirs de future belle-mère pour ses enfants mais il se trompe et les adresse à Angélique d'abord... Puis en présence de Diafoirus, Cléante et Angélique chantent à tour de rôle. Toinette apporte à Thomas Diaforus une chaise assez élevée et le futur mari d'Angélique regarde en l'air en s'ennuyant.

Puis Argan lève les bras et les deux médecins Diafoirus prennent le pouls : le fils dit d'abord ce qu'il en pense :

« — Ce pouls ne va pas bien, monsieur est malade à la rate » et c'est contraire aux dires de M. Purgon. Diafoirus conseille à Argan de prendre du rôti ou du bouilli seulement... Pendant que le père part, le fils, alarmé, appelle presque en pleurant : « Papa, papa ».

Toinette annonce l'arrivée d'un grand médecin. Il entre, couvert d'une longue soutane, d'un chapeau pointu sous lequel apparaît sa figure ronde; Toinette (car c'était elle mise en médecin), se dit de passage dans cette ville; ayant entendu une foule de médecins parler d'Argan, il était venu le voir pour lui dire l'état de sa santé. Malgré les dires des médecins et la maladie qu'il croit avoir, il lui annonce, en présence de Béralde, que cela provient du poumon, que tous les médecins sont des ignorants. Il conseille à Argan de se faire couper le bras et crever l'œil droit; mais le malade refuse.

Le frère d'Argan, Béralde, se cache dans un coin. Le malade fait le mort et Toinette pousse de grands cris. Béline, à l'annonce de la mort de son mari, se réjouit et veut lui prendre ses clefs, mais le mort ressuscite. Toinette fait la même scène pour sa fille Angélique pleure et se jette aux pieds de son père. Elle veut l'embrasser,

quand Argan ouvre les yeux et la félicite de sa bonté envers lui.

Purgon, médecin d'Argan, entre brusquement et crie à tue-tête que Argan ne veut plus de ses médecines : on vient de le lui apprendre à la porte. Argan rejette ses médicaments, il ne veut plus être soigné et dorloté par des médecins.

Argan veut se faire médecin. Il est assis dans un fauteuil. A ses côtés sont assises Béline et Angélique; puis cinq docteurs entrent. L'un tient une seringue fort grande. Le président est assis au milieu sur une haute chaise et commence à discourir sur les nouveaux devoirs d'Argan. Tour à tour, chaque médecin pose une question. Quand le médecin l'a questionné et qu'Argan a répondu, le chœur chante un refrain en vieux latin :

Bene, bene, bene, respondere,
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

UN CINQUIÈME.



DANS LES COULISSES

Faut-il par une ode héroïque,
Ainsi que Pindare jadis
Chanter sur la trompette épique
Les répétitions des dix
Très illustres acteurs comiques
De la « Jeunesse Catholique » ?

On aura peut-être compris dans ce pompeux préambule que je veux parler des répétitions de la pièce jouée par le groupe « Charles de Foucauld » de « Jeunesse Catholique ».

Depuis le commencement du second trimestre, passant vers quatre heures et demie dans le couloir du premier étage, quelqu'un de grand (supposons par exemple le sympathique G. Le Gall) aurait pu voir par le haut de la porte vitrée un spectacle...

Est-ce Sarah, ou Coqueir...
Ainé (et ne confondons pas!)
Ou Mounet-Sully? Non, ni l'un,
Ni l'autre! Vous n'y êtes pas!

ce ne sont que dix élèves qui s'agitent autour du Père Mossion. Guy Estienne, affalé sur une chaise, grogne, pleure, geint : c'est sûrement un pauvre malade, mais voilà qu'il se met en colère contre sa servante, et crie avec un naturel parfait; ah! alors? si c'était le malade imaginaire? C'est lui en effet. Soudain il s'élance et avec de vigoureux coups de poing il envoie promener quelques acteurs grimpés sur un bureau, tandis que le Père Mossion appelle : « Les acteurs du « deux », en scène! ». Et l'on voit se déployer la grâce majestueuse d'Alain Radenac, dans le rôle du non moins majestueux Monsieur Diafoirus, le comique irrésistible d'Henry Grall, à qui G. Estienne fait la leçon en prenant à la perfection un air désastreusement crétin : pendant ce temps Cœlenbier-Cléante fait les yeux doux à la charmante Angélique-Ceillier, tout en se balançant sur sa chaise, et malgré la présence de T. de Vuillefroy, parfait dans son rôle de belle-mère : quelque temps après nous voyons

apparaître, à la suite de Béralde-Ramon, qui vient quelquefois en étoile filante et du toujours digne Monsieur Fleurant, Louis Mathurin, dans le rôle de Purgon, à chaque fois aussi véhément, prêt à « crever de colère, écarlate », malgré les grimaces désopilantes d'Estienne.

Face aux acteurs, le Père Mossion prodigue des avis sages et nombreux, souvent suivis de démonstrations fort applaudies. Il joint à cette qualité, celle d'un metteur en scène merveilleux; derrière lui, Pierre Penquer, la perle des souffleurs, s'évertue à venir en aide aux acteurs de mémoire faible... ou paresseuse.

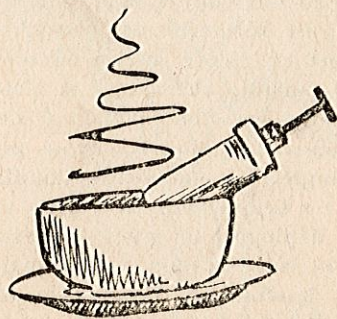
Puis arrive la cérémonie des médecins : H. Grall fait des essais savants de bégaiement, tandis qu'Estienne danse un charleston effréné.

Enfin la répétition se clôt sur le défilé des médecins, que ferme le pauvre, le lamentable, le pitoyable malade imaginaire, dont j'ai l'honneur d'être

La très humble,
très obéissante
et très fidèle servante,

TOINETTE.

(Antoine DE RÉAIS).



Un pensionnaire bien encombrant au 14

La prière du soir vient de s'achever; les élèves de seconde division, en deux files impeccables, bras croisés, bien sages, regagnent leur lit, ébauchant déjà de magnifiques rêves. Suivent, aussi paisibles, les « habitants des chambres ». Les petits s'arrêtent à leur dortoir, tandis que les autres entament le dernier étage et prennent le couloir qui mène aux chambres.

...Arrêt brusque : une ombre a passé. Un cri : « Un chat! ». Oui! un chat, par là, dans une des chambres.

Mais... où est-il donc passé? Dans le brouhaha déchainé par cette apparition inattendue, la bête s'est éclipsée. Il n'en faut pas plus pour que tous se découvrent des instincts de trappeur. La chasse s'organise. Successivement, le couloir, les chambres et jusqu'aux coins les plus retirés sont inspectés... Rien! Le fauve a disparu!

Mais non! là... sous les couvertures, dans le lit, quelque chose remue... le chat! le chat! et l'on se précipite; mais l'animal a senti la horde s'approcher : un recul, deux bonds, et le voilà dévalant l'escalier.

Cependant, attiré par le bruit, craignant de voir le plancher s'effondrer sous la course effrénée des chasseurs, le surveillant des petits entr'ouvre la porte du dortoir.

Ciel! quel est ce nouveau pensionnaire, velu, tout noir, qui s'est glissé entre ses jambes! Et les petits de manifester ou joie ou terreur, par les cris les plus variés, cependant que les « habitants des chambres », dégringolant l'escalier à la poursuite de leur proie, arrivent juste à temps pour voir la porte se fermer à leur nez : la poursuite est coupée. Echelonnés sur les marches, ils tâchent de suivre par les carreaux les péripéties de la chasse. Malheureusement, ils ne voient que trois lits. Les bambins ont l'air de s'amuser follement, au point qu'ils se roulent dans leurs couvertures. De temps en temps, passe comme un bolide, un balai à bout de bras, Monsieur Capitaine, auquel a prêté main-forte Monsieur Le Roux...

Mais voici que la porte s'ouvre... Un cortège serré s'avance péniblement... qu'est-ce? Une table de nuit, portée par quatre hommes forts, tout rouges de la chasse, acca-

blés du fardeau, est posée au bord des escaliers... Non... serait-il là-dedans?... On assure que oui... On souffle deux minutes, sûr de la victoire.

Inquiet, et peut-être peureux, quelqu'un s'approche et ouvre doucement la cage... Attention! mais rien ne bouge... Est-ce qu'on se serait trompé de meuble?... On inspecte de plus près : Stupéfaction! fou-rire...! : Dans l'ombre, deux yeux ahuris et notre chat blotti dans... l'objet essentiel à toute table de nuit, confortablement assis au fond, les pattes de devant posées sur le rebord... et il n'en veut pas déloger!

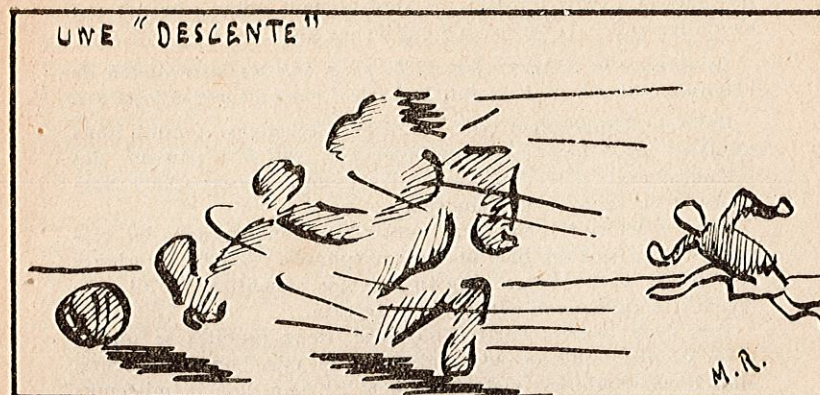
Un élève courageux monte sur la table, se penche, saisit l'anse du récipient, et, précipitamment, par crainte des griffes, lâche le tout dans l'escalier. L'ennemi était en déroute, poursuivi par le martèlement de son trône, qu'il a entraîné dans sa fuite...

Oh! la bonne détente!... Mais tout de même, si nous savions ce qui s'est passé à l'intérieur du dortoir?...

Emile CHATEAU, 2°.

Moi j'ai bien vu la chasse dans le dortoir. Comme la porte était entr'ouverte, le chat passa à travers les jambes de M. Capitaine, et s'en alla dans le dortoir; il allait tout partout, il allait sur les lits de mes camarades; il arrive dans la chambre, il passe sous le lit de Grall, et Divanach plongea pour bloquer le chat, comme Chapel fait pour bloquer le ballon. Mais le chat ayant de l'allure, passa par-dessus son édredon. Je riais tellement que je reçus une bonne gifle, tellement que j'étais prêt à pleurer. Mais Boulaire cirait ses souliers, la porte de sa table de nuit était ouverte et le chat rentra dedans; M. Le Roux s'en va le cerner et fermer la porte de la table de nuit. On la transporte dans l'escalier, on ouvre la porte et hop! le chat partit.

Georges WIRIX, 8°.



NOTRE PREMIÈRE ÉQUIPE

Faut-il vous la présenter ? Vous la connaissez assez; d'ailleurs, au cours du rapide récit de ses matches, vous retrouverez des noms bien connus.

Le mois d'octobre n'apporta rien de sensationnel; nos équipiers présents s'entraînaient à quelques matches amiraux: c'est un mélange de première et de seconde équipe que nous présentons. Les résultats sont satisfaisants, et l'on espère pour l'avenir. « Les coqs ne sont pas morts », répètent quelques-uns en quittant le terrain. Et en effet vous allez voir par la suite que notre première équipe cette année était solide encore.

Après le congé de la Toussaint, les bacheliers nous reviennent. Du coup l'équipe se trouve constituée. René CONAN est élu capitaine, François Chapel, secrétaire, Mathurin et Marc'hic conseillers, tandis que V. Le Clech tient la caisse.

Nous remercions Pierre Penquer d'avoir bien voulu arbitrer pendant toute la saison.

Le 6 Novembre, en match amical, l'E. S. B. S. battue par 5 buts à 3, doit s'incliner devant l'Etoile Saint-Louis.

Première sortie de l'E. S. B. S. au grand complet.

Pendant la première mi-temps, Bon-Secours, avec l'appui d'un vent assez violent, réussit par trois fois à tromper le portier adverse, cependant que Chapel, chargé irrégulièrement par un adversaire, laisse le ballon pénétrer dans ses bois. A la mi-temps, nous nous trouvons avec deux buts d'avance.

Mais dès la reprise du jeu, Saint-Louis devient menaçant; aidés à leur tour par Borée, les Ludoviciens nous acculent dans

nos buts et à trois reprises, ils contraignent notre « keeper » à s'en aller quérir la balle au fond de ses filets.

Le dimanche 9 Novembre 1930, pour son premier match de championnat, l'E. S. B. S. bat le Stade Lesnevien par 6 buts à 2.

Enfin, le déplacement tant désiré des Collégiens. A midi, nous prenons place dans un magnifique car, qui fait pousser des « gloussements d'admiration » à l'orateur populaire: Noël Marc'hic; et en route pour Lesneven.

Nous y arrivons une heure après. Vite nous gagnons les vestiaires et en sortons bientôt métamorphosés. Marc'hic (toujours lui) qui le matin même, s'est vu nommer conseiller, se fait porter en triomphe à son entrée sur le terrain.

Vers deux heures, l'action s'engage. Deux minutes se sont à peine écoulées que nos adversaires ont la joie d'ouvrir le score. Mais nous réagissons victorieusement, si bien qu'à la mi-temps nous menons par 4 buts à 1.

La seconde phase de la partie nous verra dominer à peu près constamment. Nous « encaissons » un but et nous rendons deux. Finalement nous remportons la victoire par 6 à 2, inaugurant ainsi dignement nos championnats.

Le Dimanche 16 Novembre 1930, l'E. S. B. S. bat Saint-Louis par 2 buts à 1.

Ce match, disputé dans un brouillard à couper au couteau, permet à notre équipe, (voir le bulletin de Noël « Nouvelles sportives ») animée d'un feu vengeur, de prendre sa revanche du 9 novembre, sur l'E. S. L.

C'est Victor Le Clech qui a l'honneur de marquer le premier but pour Bon-Secours. Nos adversaires, sentant la victoire leur échapper, redoublent d'efforts et viennent inquiéter notre défense, mais en vain, car la mi-temps survient sur le score de 1 à 0 en notre faveur.

Cinq minutes, le temps de sucer une orange, et nous repartons. Hélas! dès sa première descente, Saint-Louis marque un but, par son extrême-gauche. Nous nous sentons déjà moins fiers, et la voix de notre capitaine nous criant : « Allons du courage. Un vieux coup », ne nous rassure qu'à demi. Notre ardeur est sur le point de s'éteindre lorsqu'on siffle un penalty contre nous. Mais Chapel l'arrête à notre grand soulagement.

Bientôt, M. Wilhelm, notre extrême-gauche, court... vole... et nous venge, en rentrant le second but.

Le coup de sifflet final confirme notre victoire par 2 buts à 1. Victoire chèrement acquise, mais aussi gage de notre succès pour l'avenir.

Dimanche 30 Novembre l'E. S. B. S. met deux buts d'écart entre elle et sa rivale de l'an passé, l'Armoricaïne III.

Ce match, joué sur le terrain de l'Armoricaïne, qui nous a été funeste il y a trois semaines, est un triomphe nouveau pour notre équipe.

La partie est à peine engagée, que nous obtenons un penalty. Victor Le Clech, avec un flegme quasi-britannique, le botte et le transforme en un superbe but, au ras de la barre transversale. Peu après le sus dénommé, trompe encore le goal adverse, mais l'arbitre ayant vu un « off-side » le but ne compte pas. Pour comble de malheur, Marc'hic fait une main dans notre surface de réparation. Le penalty contre nous est transformé et met ainsi les deux équipes à égalité. Puis c'est un nouveau but à notre actif. Les quelques minutes de la mi-temps écoulées, on rengage et, forts de notre but d'avance, nous partons à l'assaut des bois armoricains. La seconde phase de la partie ne nous permet d'augmenter notre marque que d'un but, cependant que l'Armoricaïne doit se contenter de rester sur ses positions.

En résumé, excellente partie de l'E. S. B. S., peut-être même son plus beau match jusqu'ici. Comme l'a dit notre capitaine: « Toute l'équipe est à féliciter pour cette victoire qui nous ouvre des horizons lointains. »

L'E. S. B. S. termine ses matches « aller » du challenge par une victoire très nette sur l'Avenir, 5 buts à 2.

Les équipiers de Bon-Secours sont tranquilles sur l'issue de ce match: l'Avenir, est, en effet, la « lanterne rouge » de notre groupe, et nous ne pouvons que gagner. C'est sans doute pour cette raison que M. Wilhelm et... « feu Noël Marc'hic » rentré définitivement « at home », nous faussent compagnie. Nous les remplaçons par des équipiers de la seconde: Le Calloc'h et Le Saux.

Les buts de Biger et de Simon nous permettent d'atteindre la mi-temps avec un but d'avance, car le score en ce moment est de 2 à 1 en notre faveur.

La seconde manche confirme notre supériorité, et c'est par 5 buts à 2 que nous enlevons le dernier match aller.

Le Dimanche 14 Décembre, en match retour, l'E. S. B. S. se fait battre par l'Armoricaïne III qui prend ainsi sa revanche du 30 Novembre.

Notre première défaite de la saison, en Championnat. En arrivant sur le terrain, nous sommes pleins d'ardeur, soudain nous apprenons que l'Armoricaïne a fait des réserves contre nous, pour terrain non tracé. Alors le découragement s'empare de notre âme... Nos adversaires en profitent pour rentrer 4 buts au cours de cette partie dont trois sur penalty. Au total match lamentable de l'E. S. B. S. qui se fait battre par 4 à 0.

Morale : En présence d'un adversaire qui fait des réserves, ne pas se décourager. Car « réserves, si elles aboutissent, ne signifient pas match perdu, mais match à recommencer » (d'après la Commission des Sports).

Remarque plus importante : celui ou ceux qui, les premiers,

apprennent que des réserves ont été faites, se montreront psychologues en ne répandant pas la nouvelle de cet incident. L'équipe jouera ainsi avec son entrain habituel.

Le second match retour (E. S. B. S. — E. S. L.) est encore une défaite pour nous. Saint-Louis nous bat par 2 à 1.

Match disputé dans les deux camps avec l'énergie du désespoir. Saint-Louis rentre le premier but, d'un shoot vraiment imparable, car Chapel n'a même pas le temps de voir passer le ballon. Un peu avant la mi-temps, M. Wilhem, rentre à son tour un but, et nous atteignons le repos sur un score nul.

La seconde partie nous voit dominer; mais contrairement à notre attente, nous ne marquons rien, tandis que nos adversaires parviennent à rentrer un second but, des plus chanceux d'ailleurs, et finalement nous infligent notre seconde défaite, par 2 buts à 1.

« Qui aura la coupe? » Si Saint-Louis et l'Armor se battaient réciproquement, nous serions tous trois à égalité et peut-être ...serions-nous plus heureux.

L'E. S. B. S. se retrouve enfin et bat l'Avenir par 3 buts à 1.

Ce match, joué sous un vent froid et violent, ne nous permet guère de pratiquer du beau jeu. Nous atteignons même le time avec un but de retard sur nos adversaires, cependant, la qualité de notre jeu finit par avoir raison et nous avons le plaisir de marquer à trois reprises au cours de la seconde mi-temps.

L'E. S. B. S. termine en beauté ses matches retour, battant le Stade Lesnevien III par 5 buts à 1.

Malgré l'absence de Fichou, de Biger et d'Adolphe Le Clech, nous engageons la partie, l'espoir au cœur. Les deux camps ne présentent chacun que dix joueurs. Nous gardons la direction du jeu et bientôt M. Le Roux ouvre le score. A ce moment dans un excès de confiance nous nous relâchons, ce qui permet à Lesneven d'égaliser. Le repos survient sur ce score de 1 but à 1.

Pendant la seconde partie, nous avons le haut du terrain. Dès lors le ballon se confine littéralement sur les dix-huit mètres adverses. Durant ces trois quarts d'heure, nos arrières durent se contenter du rôle de spectateurs; et notre goal, s'octroie un grand repos, appuyé au talus qui borde le terrain. Finalement nous gagnons par 5 buts à 1. Nos matches de championnat sont donc terminés. Moins heureux que l'année dernière, nous devons nous contenter de la seconde place. Cependant à l'exemple de nos aînés, nous avons glorieusement combattu et nous espérons voir l'année prochaine la coupe nous revenir,

Jeudi 19 Février 1931 l'E. S. B. S. tient en échec la redoutable équipe du collège Saint-François de Lesneven.

« Rencontre disputée au Guelmeur et dont le résultat donne bien la physionomie de la partie qui fut égale dans son ensemble. » (Journal Ouest-Eclair).

Ce n'est pas sans une certaine crainte que nous nous présentons pour matcher devant les athlétiques Lesneviens. Nous nous souvenons en effet des 11 buts à 1 encaissés l'an passé sur le terrain de Saint-François.

Cependant, dès les premières minutes nous nous sentons de taille à résister à nos adversaires. En effet, coup sur coup, nous rentrons trois buts, et c'est sur le score de trois buts à zéro, que nous atteignons le repos.

Mais à la seconde mi-temps, c'est au tour de Lesneven de dominer : ils veulent gagner à tout prix, leurs efforts sont d'ailleurs récompensés, puisqu'ils réussissent par quatre fois à forcer l'entrée des bois.

Nous nous voyons déjà battus, lorsque un penalty en notre faveur vient heureusement ajouter un but à notre marque, et nous accorder ainsi un match nul.

De retour au collège, nous avons l'agréable surprise d'apprendre que le Père Econome a fait préparer un lunch que nous avons bientôt la faculté d'apprécier.

Je me permets de vous en énumérer le menu :

Pâté de foie gras à la polonaise
Pain de pur froment à discrétion
Cidre de Bretagne
Gâteaux extra frais
Oranges d'Espagne
Café « Moka-Supérieur ».

Bien rassasiés (on le serait à moins), nous retournons à l'étude où nous appellent soit une version grecque, soit un devoir de mathématiques. Le changement de décors est plutôt triste, mais nous nous consolons à la pensée du match retour qui se fera à Lesneven et nous procurera ainsi la joie d'un déplacement toujours si apprécié au collège.

Le 19 mars la première équipe du collège de Lesneven bat l'E. S. B. S. à Lesneven par 6 buts à 4.

La veille, l'avant-veille, Conan s'inquiète. Pauvre capitaine que de soucis! Car il faut former une première équipe solide, et V. Le Clech, Fichou, Simon, sont absents, ou ne jouent pas; Jean Le Clech ne pourra venir... Enfin Conan a son monde.

A midi, un car nous emporte, joyeux, jusqu'aux pieds de Notre-Dame du FOLGOAT, où M. Lozach entonne le *Magnificat*... Voici le collège Saint-François... le terrain.

Nous prenons la formation suivante :

F. Chapel

Le Gall

Miroux

Conan

Stéphan

Mathurin

M. Le Roux M. Wilhelm A. Le Clech Grall Biger

Durant le première mi-temps, les équipiers de l'E. S. B. S. font preuve d'une ardeur combative plutôt modérée, si bien que le repos survient sur le score effrayant de 4 à 0 en notre... défaveur.

Mais voici qu'à la reprise nous assaillons à peu près constamment les buts ennemis : nous rentrons 4 buts tandis que nos adversaires n'en rentrent que 2, dont un sur penalty. La partie se termine sur le score de 6 buts à 4... En résumé, partie tout à fait moyenne de l'E. S. B. S. qui doit peut-être sa défaite à son trop grand optimisme.

A l'issue du match, un goûter nous attend au collège. Puis c'est le retour, joyeux comme à l'aller... Excellente journée : tout le monde fut content.

Van DBOUTT.

Un petit mot sur la seconde équipe.

Elle eut quatre matches de championnat : deux furent gagnés par forfait, les deux autres perdus. D'ailleurs ceux de la seconde ont fait leur possible, mais ils n'ont pas été favorisés ; la formation de l'équipe a été pénible. Dès le début de l'année, quelques élèves qui avaient déjà fait leurs preuves et s'affirmaient bons joueurs, quittèrent les sports. Nous le regrettons.

La seconde présenta de ce fait une apparence plutôt disparate : Pol Le Calloch (capitaine), Henry Grall, Le Saur... et M. Le Clech, Goar. Manque d'homogénéité.

A remercier dans cette équipe, quelques joueurs en particulier pour les services rendus à la Première comme suppléants ; quelques-uns ont même renoncé à suivre la Seconde en déplacement pour combler les vides de la Première.

Espérons en l'année prochaine : les petits aurent grandi.



ENTRE AUTRES

N'avez-vous jamais visité une bibliothèque ? A vrai dire on s'y trouve un peu dépaysé. En passant d'un rayon à l'autre, le lecteur franchit sans s'en douter les pays et les siècles. Chacun de nous peut trouver là l'occasion de faire son « Tour du monde ».

Voulez-vous aller au Thibet ? Prenez le voyage à Lhassat, d'une Parisienne ; réfugiez-vous aussi dans l'Inde avec Kipling, vous y suivrez la trace de la douce Baghera, la panthère, du petit Mowgli à travers la jungle. D'ailleurs, le bon gros ours Baloo vous initiera aux « maîtres mots », langage de la forêt.

Préférez-vous le roman du jour, le livre amusant, ou bien ces histoires passionnantes de petits collégiens anglais : Tom Playfair ou Percy Winn, du Père Finn ? Prenez encore, — que le titre ne vous effraie pas — « En pénitence chez les jésuites », de Paul Ker.

Si vous êtes tant soit peu artiste, plongez-vous dans des albums de croquis de maîtres ou dans les bibliographies des musiciens célèbres.

Mais vous êtes aventureux, ami du progrès et à l'affût des nouveautés scientifiques : puisez largement dans la bibliothèque aéronautique ; allez-y... pas de scrupule : le stock n'a pas de fin.

Ah ! je vois, vous préférez l'histoire... Dans ce cas, prenez, non pas la porte, mais cette chaise, armez-vous de patience et restez-là bien sage. Attention... j'épelle :

« Les origines du servage », par Paul Allard ; voulez-

vous plutôt « Mme de Maintenon », du P. Mercier, ou « Henri de France? »... Tenez, ce dos vert, c'est Charlotte Corday (le dos vert, évidemment, se rapportait au livre). Voi i un ouvrage de Le Nôtre : « Cadoudal ». Ici, machine en arrière, nous mangeons l'espace et arrivons au livre intitulé : « Les origines », de Funck Brentano »; « Au siècle de la Renaissance », de Battifol; et la liste s'allonge sans cesse « Marie Stuart », « Trianon », « La grande guerre », « Napoléon III » et nous finissons une étagère en mettant la main sur « la Révolution », de Madelin.

J'admiraïs les derniers volumes parus, car la bibliothèque s'enrichit sans cesse, lorsque le Père Bitot me dit d'un air un peu mystérieux, en me montrant les rayons surchargés : « J'ai là un trésor » et avec un sourire bienveillant, il se hâta d'ajouter : « ... que je tiens à la disposition des élèves ».

Un lecteur enragé.

AVIS AUX INTÉRESSÉS

Le bulletin de Pâques ne présente pas de Photos. Plusieurs raisons motivent cette abstention. Nous nous réservons d'ailleurs pour le prochain numéro et dès maintenant faisons appel aux artistes en photos. Le bulletin publiera les meilleurs envois. Pour classer plus facilement les candidats, nous proposons un sujet commun mais qui laissera encore assez de jeu aux initiatives :

Photographier un bateau à voiles, en marche; on acceptera tous les tonnages depuis la simple barque de pêche jusqu'au trois, quatre et cinq mâts, toutes voiles dehors.

Viennent le soleil et les vacances, et nous verrons de beaux travaux.

N. B. — Nous tiendrons compte de la présentation de la photo.

La Rédaction.

EN FRANÇAISE

I

Monsieur Courtet, porteur de bonbonnes d'air liquide, revient de Lorient..

Brest... l'octroi...

— « M'sieur l'abbé, qu'est-ce que vous avez là-dedans? »

— De l'air liquide.

— Comment?

— C'est de l'air liquide.

— !... ? ...!

— Je vous assure.

— Alors c'est de l'air?

— Oui.

— Bon, passez.

II

L'œil inquisiteur d'un employé d'octroi, Porte du Conquet, remarque un jeune homme porteur d'un objet rond, soigneusement emballé.

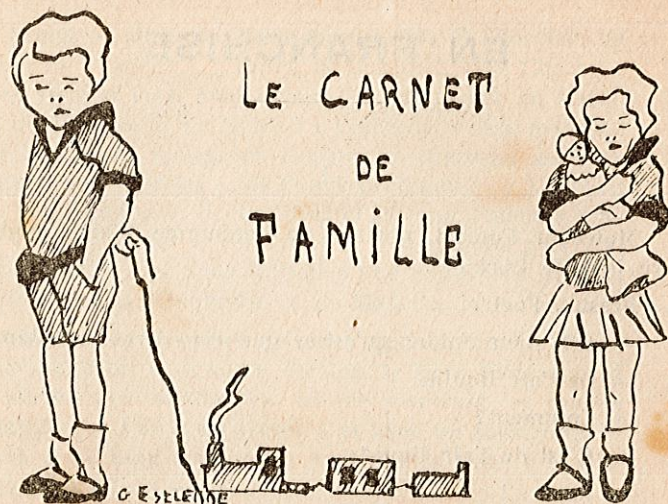
— Qu'est-ce que vous portez là?

— De l'air comprimé...

— ?!

Et le jeune homme exhibe... un ballon de foot-ball.





Nos Anciens

Deuils

Capitaine de Vaisseau Emile Rousse, un des grands anciens du collège, décédé à Lambézellec, le 8 janvier 1931.

M. Alexandre Saunier, grand'père de François Madec (8°).

M. Jean-Louis Ollivier, père de M. Joseph Ollivier, de Landerneau. Saint-Brieuc, 15 février.

M. Laurent Boucher, père de Louis et d'Antoine, grand'père de Jean et Louis Geffroy et de leur frère Pierre (5°), à Lampaul-Guimiliau.

Madame Georges Condé, mère du Docteur Pierre Condé, et de Georges. Leur père a été longtemps médecin du collège : Bon-Secours prie Monsieur le Docteur Condé de recevoir toute la respectueuse sympathie de nos maîtres comme des élèves et anciens qui l'ont connu. Elle se traduit suivant la demande expresse de la famille en prières apportées à Dieu.

Madame de Kermadec, grand'mère de Ronan et Hubert (1°), à Lamballe, 20 Mars.

M. de Mussy, grand'père de Pierre de Quelen (2°). 22 Mars.

Mariages

Jacques Branellec et Mademoiselle Lemonnier, Cathédrale de Quimper, 29 Décembre 1930.

Jean Lucas, de Saint-Renan, et Mademoiselle Feillard, décembre 1930.

Jean de Pressac et Mademoiselle Aublant, Bordeaux, 16 Février 31.

Naissances

Yves, fils du Docteur J. Queinnec, Morlaix, 12 Décembre 1930.

Jacqueline, fille de Paul Carof, Landivisiau, 6 janvier.

Marie-Thérèse, fille de Louis Breton, à Landivisiau, 28 Janvier.

Jacques, fils de Monsieur François Lidou, et frère cadet de Marie-Louise, Marguerite-Marie, Marie-Madeleine, Monique, Jean (9°), André, Henri, Marie-Thérèse et Annick, Brest, le 10 Février.

NOUVELLES DE TOUS

Monsieur l'Abbé J. Herry, recteur à Plougouven, continue la série de prédications qui doivent lui permettre de rebâtir son église. Au moment où nous sommes (fin Mars), M. Herry a visité à peu près la moitié des paroisses qu'il compte voir; les résultats sont satisfaisants. D'ailleurs, l'église est en partie reconstruite : les murs attendent la toiture.

Le ministère paroissial va retenir M. le Recteur de Plougouven dans sa paroisse, pendant le Temps Pascal.

Puis reprendront les courses... Nous souhaitons à M. Herry un succès grandissant dans ces travaux plutôt ingrats.

✱

Monsieur l'Abbé Reffay subit un repos forcé à Locquirec. Dernièrement, il a été visité chez lui par M. Pencreach, M. Lagadec et M. Quentel ; avec ses hôtes, le *Kenavo* a croisé plusieurs heures dans la baie par un temps favorable.

Dans la Maison de Dieu

Le frère Pol de Léon, O. M. (Félix Albaret), écrit : 20 Janvier 1931.

« J'ai le bonheur de vous annoncer que le 13 février j'émettrai ma profession solennelle au couvent des Franciscains de Mons en Barœul (Nord). Je ne veux pas laisser passer cette circonstance sans demander à la grande famille de Bon-Secours (je lui reste si attaché) — le secours de prières ferventes. Je vous promets la pareille au jour de ma donation : je demanderai à Notre-Seigneur de bénir ce cher Collège où Il m'a donné la vocation religieuse. »

Louis Hévin, passé à Bon-Secours avant Pâques, sort 4^e du Cours des E. O. R. de cavalerie, à Saumur. Il va donc faire six mois comme sous-lieutenant aux dragons portés : Paris, Ecole Militaire. — Dans un temps assez proche, il passera la soutenance de sa thèse et sera ingénieur de l'Ecole Supérieure d'Agriculture d'Angers (Université Catholique). — Il développe ce sujet : la crise économique — agricole — en Tunisie. Il a eu le mérite de l'étudier,... en partie aussi de contribuer à la résoudre sur place, ayant passé quelques mois dans une exploitation considérable à Montarnaud.

André Colin revient d'un séjour en Italie. Plusieurs mois passés dans la péninsule lui ont donné une appréciable teinture de la langue — et fourni les matériaux pour une belle thèse de droit. Nous applaudirons d'ici peu au double titre de Docteur que vont cueillir son frère Paul et lui-même.

Jean Bories est reçu au concours de commis titulaire à la Banque de France.

Hervé Cras, élève à l'Ecole de médecine navale, est interne des hôpitaux de Bordeaux.

❧

SOUVENIRS D'UNE CROISIÈRE

A bord du DUQUESNE

Le départ : 6 Octobre 1930.

Partir en croisière... non, ce n'est pas précisément s'en aller faire du tourisme. C'est plutôt s'en aller au loin porter dans les plis du pavillon français, les idées de liberté, de réconciliation, et de paix. C'est ainsi que la France répand son influence dans le monde, c'est ainsi qu'elle rend visite à ses amies, et renoue des amitiés. Car « il faut pour le bonheur de l'humanité que la France demeure la première puissance du monde. »

J'étais encore en proie à mes rêveries, quand le *Duquesne* sous la poussée de ses puissantes machines, se cabrait dans un remous d'hélices... Moment émouvant... Vite un dernier regard à la côte bretonne. Au revoir et merci, chers Brestois, qui êtes venus si nombreux sur les pentes du Cours d'Ajot, nous saluer encore une fois.

Nous glissons lentement devant le *Suffren* et le *Tourville* qui s'apprêtent, eux aussi, à prendre leur place derrière le vaisseau amiral. A la sortie de la rade, l'escadrille de l'Ecole Navale salue les anciens de leurs Hourras enthousiastes. « Adieu fistots, demain sera votre tour ». Des parents et des amis sont venus à la jetée des Quatre-Pompes; d'un geste reconnaissant et ému nous leur disons adieu. Malgré soi on se sent devenir triste. Il en est toujours ainsi lorsqu'on part au loin. Enfin le goulet s'ouvre large devant nous. Une brise fraîche nous fouette le visage. Kenavo.

Mon Dieu, aidez-mo à traverser le Raz

Car ma barque est si petite et la mer est si grande. »

Vaillants bretons qui êtes l'âme de ces fiers croiseurs, rendez-nous dignes de votre drapeau et de votre noble mission.

CADIX, 9-13 Octobre 1930.

Depuis trois jours nous voguons entre le ciel et la mer. Dans la journée du lundi, tant que nous descendions vers le golfe de Gascogne une impitoyable houle de fond bouleversa bien des cœurs; mais sur les riantes côtes d'Espagne la mer s'est faite plus élémentaire et le soleil dans un ciel tout bleu nous prodigue ses doux rayons. Les matelots se démènent sur le pont et soignent les cuivres. Les canonnières préparent leurs pièces qui devront saluer de leurs salves la terre espagnole. Cependant dans le brouillard si gai du matin se détachent les maisons blanches de Cadix, surmontées d'imposants dômes mauresques; plus loin, à l'horizon, les collines ondulent mollement dans un paysage ravissant.

« Garde à vous! » Les canons tirent leurs salves; les trois croiseurs défilent devant les cuirassés espagnols, jouant tour à tour l'hymne national. « Mouillez quatre maillons »; l'ancre est jetée, nous touchons la terre d'Espagne.

Cadix est vraiment une ville méridionale, avec ses longs boulevards, bordés de hauts palmiers. Les rues sont propres et bien soignées, les magasins riches. La cathédrale, de ses deux puissantes tours, domine l'ensemble.

L'Espagne nous a offert ce qu'elle a de plus cher et de plus beau comme spectacle: une corrida. Nous y avons assisté à la mise à mort de six taureaux, des plus hauts encornés et des moins paisibles. Par une touchante délicatesse, le sixième fut offert au Commandant du « *Duquesne* ». La pauvre bête expira aux sons de « *La Marseillaise* ».

J'ai assisté à cette fête plutôt en curieux qu'en amateur. Si le sang satisfait encore le fond barbare de l'homme, il n'est pas moins vrai qu'il n'est pas de goût raffiné et ne convient guère aux mœurs françaises.

MADERE...

Bouquet de verdure jetée sur la mer...

DAKAR, Conakry...

Plages désertes et brûlantes qui s'étendent à l'infini avec, de-ci de-là, quelques maigres bouquets de pins...

ANTILLES FRANÇAISES, MARTINIQUE, GUADELOUPE...

Nous villégiaturons à Fort-de-France depuis près d'un mois. Temps magnifique...

« A Ma(r)tinique, jamais malade, jamais mou(r)i(r). »

CASABLANCA et retour.

Après avoir croisé entre Haïti et Porto-Rico, nous voici de nouveau dans la baie de Fort-de-France pour le jour de Noël. La messe de minuit se célèbre en grand apparat sur la plage arrière du « *Tourville* ». Un chœur bien exercé et quelques violons remplissent le silence d'une nuit sereine des touchantes mélodies du « *Minuit chrétiens* » et des refrains de Noël, si prenants pour nos cœurs de Bretons... Noël sans neige. Noël sans pluie, sous le beau clair de lune des Antilles: Noël réconfortant.

Ensuite, c'est le retour vers la France, en mettant le cap sur Casablanca, notre dernière étape. Il faut que le 10 janvier nous soyons à Toulon, où le ministre nous attend. A l'entrée de la Méditerranée, Gibraltar et Tanger, deux mondes opposés, deux civilisations différentes, semblent nous regarder à travers l'âme de leurs canons.

10 janvier, 7 heures du matin, nous prenons le coffre en rade de Toulon; la croisière est terminée et la partie remise au mois d'avril.

En attendant un nouvel appareillage, nous visitons cette côte d'azur, une des grandes merveilles du monde. Continent, îles enchantées, ont défilé devant nos croiseurs: nous avons vu des merveilles. Malgré tout, au retour, la France nous reçoit, toujours ravissante, pleine de charme: la douce France!

R. D.

CROQUIS D'ANGLETERRE

Christmas (1) est en Angleterre une fête absolument nationale. Chacun sait à quel point les Anglais sont traditionalistes. Aussi est-elle très curieuse, car elle fait revivre des coutumes très anciennes dans tous les ordres de choses.

Il m'a été donné de passer les dernières vacances de Noël à Cambridge, au Nord-Est de Londres. Dans cette ville universitaire restée, je crois pouvoir l'affirmer, telle qu'elle a toujours été, j'étais fort bien placé pour observer ces traits de mœurs, nouveaux pour moi, et combien intéressants pour mes yeux d'étranger.

Les deux principaux théâtres de Christmas sont la rue et la famille. De manifestations religieuses importantes? Aucune, mais seulement quelques réunions; nous en dirons un mot plus bas.

Ecoutez la voix de la rue: des chants, le plus souvent des Noëls, mais aussi des airs beaucoup plus gais (et pour cause). « Joyeux Noël! » se lancent les passants... Les magasins sont ornés à grand renfort de branches de houx... Jusque là, rien d'extraordinaire; nous avons tout cela en France... Patience, voici de quoi vous étonner. Pour ma part, j'ai trouvé l'habitude fort curieuse: deux ou trois jours avant Christmas, vous recevez une lettre, généralement à l'en-tête de l'association de bienfaisance; vous êtes avertis que « le groupe des chanteurs de Carols » sera à votre porte tel jour à telle heure, et qu'il chantera pour l'œuvre. A l'heure dite, dans la nuit de Noël ou le jour même, le « Carol » (2) (on désigne aussi par ce mot le groupe des chanteurs) sonne à votre grille et entonne immédiatement quelques couplets. Et voici, le chef de famille qui s'approche discrètement d'un tronc tenu non moins discrètement par l'un des chanteurs. Puis, le « Carol » s'en va dans une autre maison.

Voilà, n'est-il pas vrai, une intéressante coutume; occasion de B. A. pour bon nombre de jeunes gens et de jeunes filles de la société. A quatre ou cinq, ils vont proposer leurs services à une œuvre de bienfaisance et partent chanter toute la nuit de Noël à son profit.

Pénétrez maintenant à ma suite, ami lecteur, dans un intérieur anglais, comme j'en ai tant vu pendant mon séjour là-bas. Au salon, votre regard se fixe, étonné sur un étalage inattendu: la cheminée et le piano à queue sont encombrés de « cartes de Noël ». A cette époque, en effet, les amis s'envoient des souvenirs, des cartes généralement, ornées soit d'un motif religieux, soit de la photographie de leur pro-

(1) Noël en anglais.

(2) Carol: chant de Noël.

priété, soit même de celle de l'expéditeur. Au verso ou à l'intérieur, toujours la même inscription:

MERRY CHRISTMAS

AND

HAPPY NEW YEAR

from

to ...

Chez nos hôtes j'en trouvais, sans exagération, au moins quatre-vingt-dix, de toutes formes et de toutes couleurs... C'est là une honnête moyenne, n'est-ce pas? Et chaque famille tient absolument à exposer ces cartes au moins pendant quinze jours; quand arrive un visiteur, on ne manque pas de le conduire à la collection pour qu'il l'admire...

A mon avis, ce qui a le plus d'importance pour les Anglais à Christmas, c'est le point de vue gastronomique. C'est triste à dire, mais c'est un fait.

Vous avez entendu parler du fameux « plum-pudding », ce gâteau qui vous laisse un goût de raisins secs, de clous de girofle, de cannelle et d'autres encore?... Nombreux d'ailleurs et variées sont les recettes pour la confection de ce gâteau: chaque maison fabrique « son » plum-pudding, qui, à l'entendre est toujours différent de celui du voisin. Ce plat, très substantiel, vous pourrez m'en croire, ne saurait être mangé ainsi. Il est déjà par sa nature, plus ou moins noir; mais la tradition l'exige, vous ne l'ingurgitez que s'il ressemble, à s'y méprendre, à un morceau de charbon, effet obtenu par la combustion de l'alcool qui imprègne ce délicieux (?) entremets.

On vous le sert de deux façons: on apporte sur la table le plum déjà enflammé, ou bien, le plat circule, suivi d'un maître d'hôtel, autre Lucifer, qui arrose de son brandy en feu votre part de gâteau.

La consommation de dindes? Passons si vous le voulez; mais que la gent dinde se félicite de n'avoir à subir qu'un Christmas par an.

Par contre il est un autre mets que je ne saurais oublier: le « Christmas Cake » ou gâteau de Noël, fabriqué, lui aussi, dans chaque famille. Ce gâteau se déguste au thé. Il est entamé le jour de Noël par la maîtresse de maison et dure ensuite pendant deux ou trois semaines, tellement sec par nature qu'il est aussi frais et bon le dernier jour que le premier. Voici la raison de sa longue durée: c'est qu'il est extrêmement lourd. Autant que mes très modestes capacités culinaires m'ont permis d'en juger, ce gâteau est composé, je crois, d'un plum-cake assaisonné de nombreuses épices. Le tout est recouvert d'une couche de sucre de deux ou trois centimètres d'épaisseur. Je vous assure que l'on ne peut pas en manger beaucoup à la fois. Ce « Christmas cake » était chez mes amis, décoré

(3) Joyeux Noël et Heureuse année de..... à.....

de petites branches de houx garni de nombreuses boules rouges; parmi les feuilles se dissimulaient deux clochettes argentées. Voyez l'allure générale de cet excellent gâteau.

Je vous ai annoncé tout à l'heure quelques mots sur les fêtes religieuses (1). Rien de remarquable, encore une fois. Les manifestations dans les temples se réduisent à des séances artistiques avec, pour intermèdes, quelques psaumes ou quelques fragments de la Bible.

La plus ordinaire de ces manifestations est une audition de chants de Noël, de Carols. Presque toutes les églises en offrent avec plus ou moins de succès.

Une autre plus curieuse, est une sorte de représentation des événements de Noël, une série de tableaux vivants. Le temple est pour la circonstance transformé en véritable théâtre, et l'on assiste à une suite de scènes évangéliques: les bergers se rendent à la crèche, les rois mages arrivent chez Hérode; la crèche, les rois mages; enfin la fuite en Egypte. Le tout entremêlé de chants et d'hymnes appropriés à chaque scène.

C'est assez curieux, mais un peu déplacé, je trouve, même dans un temple.

Laissez-moi terminer, ami lecteur, par deux traits qui vous montreront la véracité de mes malices sur les gastronomes d'Outre-Manche.

Le jour de Christmas, je m'en fus dîner à l'un des grands Collèges de Cambridge, avec mon hôte, « fellow » (4) de cet établissement. Un excellent dîner dont je garderai, croyez-m'en, le meilleur souvenir. Je citerai, pour mémoire, les huîtres, le bouillon de tortue, la dinde rôtie, le plum-pudding, le caviar, etc... Mais les vins... parlez-moi de ces vins. Des vins de France, pour la plupart et que tous ces Anglais en robes académiques, rouges et noires et en bonnet carré, avaient l'air d'apprécier, ma foi, à leur juste valeur. Après le dîner, l'un des respectables « fellows » jugea utile de me dire en très bon français: « On laisse parfois entendre que les Anglais, même de la haute société, ont le défaut d'aimer un peu trop vos vins de France, surtout le jour de Noël. C'est souvent vrai, hélas! Quant à nous, nous avons été très corrects, ce soir. »

Enfin je termine par ce propos que me tenait un officier de Marine au sujet de la célébration de Christmas sur mer: « Nul n'ignore combien la navigation est rendue plus difficile, surtout en Méditerranée, la nuit de Noël. Quand nous apercevons un feu, vite nous prenons un peu de large, car c'est peut-être un bâtiment de commerce anglais. » Tous les marins de tous

(1) Il s'agit principalement de l'« Eglise (protestante) d'Anterre. »

(4) Le titre de « Fellow » est réservé aux Doctors Divinitatis (D.D.) qui forment avec le « Master » le conseil des directeurs du Collège. Ils portent la robe rouge, tandis que la robe noire est réservée aux simples professeurs.

les navires de Sa Majesté Britannique sont ivres, mais ivres à un point que vous ne sauriez imaginer. Le capitaine a bien laissé un homme à la barre, mais celui-ci a eu la prudence de se faire accompagner de quelques bonnes petites bouteilles, dont l'effet se fait sentir sans retard.

Ami lecteur, je vous ai décrit de mon mieux les divers aspects de Christmas en Angleterre, mais je ne sais si je vous ai intéressé? Si je n'y ai pas réussi, n'en accusez que ma mauvaise plume et partez voir Christmas 1931 sur la noble terre d'Albion... Je vous assure que le spectacle en vaut la peine.

R. DESCHARD.



